



HAL
open science

Déviante zonarde : un conformisme déviant

Tristana Pimor

► **To cite this version:**

Tristana Pimor. Déviante zonarde : un conformisme déviant. Congrès de l'AFS, Création et innovation, Jul 2011, Grenoble, France. hal-01228106

HAL Id: hal-01228106

<https://hal.science/hal-01228106>

Submitted on 12 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pimor, T, « Déviance zonarde : un conformisme déviant », Congrès de l'AFS, *Création et innovation*, Grenoble, 5-8 juillet 2011.

Résumé :

Une étude ethnographique sur des jeunes dits en errance, vivant dans un squat, nous a permis de mieux saisir que la violence sous diverses formes ne constitue pas uniquement l'expression d'un mal être (Chobeau, 2001 ; Guillou, 1998). Cette violence pourrait être entendue comme l'indicateur d'une culture déviante (Cohen, 1955 ; Becker, 1985). L'apparence singulière de ces individus (Thibault, 2005 ; Goffman, 1973), leur manière de vivre, opposées à nombre d'injonctions sociales (emploi, sédentarité, pacifisme, hygiène...), heurtent un certain nombre d'acteurs : riverains, commerçants. Ces jeunes, issus majoritairement de familles en difficulté, nous amènent à nous questionner sur la déviance en tant que stratégie réactive à un fatalisme social, en tant que productrice d'une identité et d'une culture. Par l'intermédiaire d'interactions spécifiques dans leur groupe et avec le monde extérieur, la culture zonarde émerge (Barth, 1995). Ainsi, les actes jugés hors normes par notre société se révèlent dans ce contexte : régulateurs, fédérateurs, idéologiques. Une analyse multi-niveaux de la déviance sera proposée : individuelle avec des logiques de rationalité (Hirshi, 1969 ; Cusson, 1998), structurelle du fait de l'origine populaire des acteurs, situationnelle, culturelle et interactionniste (Hagan, Mc Carthy, 1998).

Si le chercheur choisit souvent son sujet de recherche et sa population, ici il en fut tout autrement. C'est par le biais d'une recherche sur les conduites à risque de personnes toxicomanes que *La Zone* s'impose à moi. Dans une association en addictologie, je rencontre cinq personnes dont John mon futur informateur, qui, outre leurs conduites, partagent une vision du monde, un mode de vie spécifique. Très vite alors, il faut me décentrer des comportements étudiés pour saisir le cadre dans lequel ils s'inscrivent. Je me lance normalement dans une recherche bibliographique sur cette population en utilisant les termes « jeunes en errance » que les travailleurs sociaux utilisent. Les Zonards que je rencontre, sont nommés ainsi. Cependant, hormis les articles en addictologie et certains éducateurs voyant dans ce phénomène le reflet de pathologies mentales liées à un passé familial chaotique (Chobeaux, 1996 ; Le Rest, 2006 ; Trend, 2001 ; 2004), la sociologie française ne s'y intéresse que peu (Guilloux, 1998).

Pouvant, par ailleurs, être classés jeunes SDF, je poursuis dans cette voie, mais là encore des difficultés se posent : cette catégorie regroupe tous un tas d'individus différents et les analyses sous le seau des paradigmes de l'exclusion, de la désaffiliation, de la déliaison ne peuvent expliquer les formes particulières que prennent cette marginalisation « des jeunes en errance ». (Brousse, 2006a ; 2006b ; Marpsat, Firdion, 2001 ; Damon, 2008 ; Karsz, 2004).

Je décide donc de partir sur le terrain. La rencontre avec John dès 2007 est décisive. Il me présente divers zonards, me permet d'intégrer son squat, sa famille de rue : *La Family*. À l'époque j'ai pour seul postulat qu'il existe dans tout groupe social une organisation qui, évidemment, si elle ne forme pas un tout unifié, n'est peut-être pas forcément moins structurée qu'une autre, jugée moins déviante. Je pense également que, toute action, même délinquante contient une rationalité.

Dans un premier temps, je vous présenterai une journée type et l'organisation de la family. Dans un second temps, j'évoquerai les activités déviantes propres à ce groupe. Les théories de la déviance de la culture et de l'ethnicité se sont imposées dans l'analyse car leur mode de vie est foncièrement hors norme, du moins étiqueté comme tel ; d'autre part, le fonctionnement zonard répond à des règles, des valeurs et normes. Bien entendu la déviance zonarde n'est pas que retranscription d'une culture divergente et ces deux aspects que sont la

déviance et la culture doivent par ailleurs se décrypter à l'aune des interactions sociales abordées dans la dernière partie.

I/ La routine du zonard, une déviance conforme

La méthode ethnographique de par la méfiance de la population liée à leurs activités délinquantes impose d'avoir recours à la méthode ethnographique. Par ailleurs, il est nécessaire de m'immerger dans un quotidien qui, loin du mien, oblige à me décentrer. L'observation participante, cette imprégnation, se déroule alors en deux périodes de six mois et s'enrichit de quatorze récits de vie et de dix entretiens avec les squatteurs et certains de leurs amis. Les zonards généralement rattachés à un groupe, une famille de la rue comptant une dizaine d'individus, partagent un squat, un campement de tentes ou de camions. Je retrouve *La Family* dans le squat et suis les habitants dans leur quotidien : promenades, démarches administratives, vétérinaires, deals, mendicités... Les deux maisons mitoyennes délabrées des années cinquante qu'ils habitent, n'ont rien à voir avec ce que je m'imagine d'un squat. Équipées d'une douche, de WC, donc d'eau courante et d'électricité, elles offrent un confort appréciable. Le groupe au départ est composé de 6 filles, âgées de 17 à 26 ans et de 10 garçons, âgés de 17 à 30 ans, dont John mon informateur et Yogui le leader. Tous s'identifient comme appartenant au même univers, celui de la « Zone », groupe beaucoup plus large que celui de *La Family*, regroupant tous les *Zonards*. Lors de la première période d'observation, le quotidien du squat est rythmé par les fêtes à l'opposée de la seconde, plus calme tant au niveau des soirées que des activités délinquantes de tous types.

Bien que vivant au jour le jour, *La Family* a sa routine. Ses membres se lèvent entre midi et 16 heures, prennent un café, « tirent des douilles »¹ avec un bong² avachis dans les canapés de récupération du salon. Ils passent leur après-midi à discuter ou traînent pendant des heures en centre ville à la rencontre d'autres *Zonards*, pour mendier, obtenir des aides sociales. Vers 18h-19h, quelques-uns partent à tour de rôles faire les courses payées ou volées ou obtenues en faisant les invendus. John puis Yogui préposés à la cuisine, élaborent un repas pour tous les présents sur un réchaud à gaz. Ils dînent aux environs de minuit autour de la table basse. Il arrive qu'une caisse communautaire soit mise en place pendant la soirée pour payer des stupéfiants ou qu'ils partagent ce que les uns et les autres ont ramené. Lors de ces soirées, les décisions sur des futures « mises à l'amende »³ se décident, les plans de deal aussi. Ils évoquent les Free Party dans lesquelles ils comptent se rendre, les voyages qu'ils projettent, les emplois saisonniers qu'ils visent. Entre 2h et 8h du matin, les convives se dispersent, certains s'endorment sur les canapés, d'autres rejoignent leurs appartements, leurs chambres pour les squatteurs. Le squat est en effet organisé avec des espaces privés attitrés et des espaces collectifs.

La précarité économique et de l'habitat n'est pas perçue comme une relégation mais comme un choix qu'ils argumentent par une idéologie anti-consommatrice, anarcho-primitiviste. « *SDF, c'est sans difficulté financière.* » **me dit Shanana**. Ils attestent qu'ils pourront s'ils le souhaitent réintégrer la vie normée mais qu'ils n'en ont aucunement le désir.

Tous issus de familles de milieux populaires, précarisées, considérées comme inaptes à l'éducation de leurs enfants, beaucoup d'entre eux ont été suivis par l'Aide Sociale à l'Enfance. Des parcours scolaires et professionnels chaotiques n'ont pu les attacher aux institutions et à la vie conventionnelle (Hirshi, 1969). La transmission de normes populaires par la famille en inadéquation avec celles des dominants : violence, hédonisme, virilité, et le rejet de celles du système qui les a stigmatisé, bâtissent un socle de socialisations primaires

¹ Douilles : réceptacles dans lesquels les fumeurs de Bong mettent leur mélange de tabac et cannabis qu'ils font brûler.

² Bong : pipe à eau qui permet de fumer du cannabis.

³ Mise à l'amende : racketter quelqu'un ou le frapper en fonction de la faute qu'il a commise.

favorables au ralliement à la zone et à sa socialisation secondaire (Lahire, 2001 ; Hoggart, 1970). La famille stigmatisée produit chez les futurs zonards une loyauté vis-à-vis d'elle qui va les pousser à s'opposer au système (Becker, 1985). L'échec scolaire et professionnel accentue la perception des inégalités. Les activités déviantes entre pairs vont ainsi voir le jour, la désignation sociale de déviant tombe aussi (Becker, 1985). Dans un état de tension qui pousse les jeunes à vouloir vivre leur vie différemment de celle de leurs pères, mais qui leur donne conscience au même moment de l'inaccessibilité des places dominantes, le rassemblement avec des semblables et la construction d'un cadre de référence adapté à leur conjoncture sont des solutions mais des solutions déviantes (Cohen, 1955). L'expérimentation de plusieurs groupes déviants conduit les acteurs à affiner leurs goûts, leurs interprétations du monde. Par la rencontre avec le mouvement Free Party, les travellers et d'autres zonards, ils trouvent un groupe, une famille de la rue, qui leur octroie un statut valorisant, un contenu idéologique contestataire qui leur convient (Cohen, 1955). Ils intègrent alors un squat, achètent une tente ou un camion pour les plus aisés.

2. La déviance : entre activités délinquantes et présentation de soi

2.1. Deal, consommation de drogues, vols, violences : des normes

Pour qui ne fait pas partie de ce milieu, le mode de vie zonard est évidemment hors norme, hors la loi pour notre société. Tous les hommes de la *Family* ont en effet connu l'incarcération, souvent pour trafic de drogues, violences ou vols. Ils sont donc étiquetés délinquants.

Les revenus sont obtenus, outre les aides sociales, par le deal de divers stupéfiants, des vols et moins fréquemment par des cambriolages. Cependant, à l'opposé de certains groupes délinquants, comme les gangs, ce commerce vise à subvenir aux besoins élémentaires. La vie zonarde a pour mots d'ordre : liberté, plaisir, intensité, communauté, responsabilité. Les vols, deals, prises de drogues sont aussi réalisés ~~dans des fins de type~~ action pour le plaisir, parce qu'elles procurent, un plaisir lié à leur caractère extrême. Pour les zonards, ces activités qu'ils considèrent comme « professionnelles », constituent une norme tout comme la consommation de drogue. Aucun d'entre eux ne les remet en cause et ne conçoit de pouvoir vivre sans. Néanmoins, des règles, des apprentissages et des rationalisations les régissent (Becker, 1985). Les règles édictées dans le squat sont les mêmes que dans la rue. Elles se basent sur des valeurs identiques à celles de la société globale : respect d'autrui, vérité, liberté et responsabilité mais avec des points de divergences sur leurs interprétations issues de cadres de référence différents. Ces différences se posent aussi bien sur des activités que le système juge hors la loi que des formes de sanctions déviantes. Ainsi, le quotidien s'organisant massivement autour des psychotropes engendre une réglementation stricte de leur commerce, de leur utilisation et de l'initiation à leur consommation. L'héroïne perçue comme aliénante est opposée aux autres drogues de type hallucinogène, cocaïne et cannabis considérées comme bénéfiques en termes de sociabilité, de plaisir, d'éveil. Ces bonnes drogues permettraient de développer un esprit critique. Tous dépendants aux opiacés, ils estiment s'être fait piéger par les dominants qui se servent de l'héroïne et des médicaments pour les contrôler. Déniant ainsi leur responsabilité, ils développent un système de neutralisation en accord avec leur idéologie, leurs théories conspirationnistes (Matza, Sykes, 1957).

Qu'il s'agisse de deal, de consommation de drogues, de cambriolages, de stupéfiants, de vols, d'ouvertures de squats, les zonards bénéficient d'un apprentissage par transmission, supervision de pères de rue, et par expérimentations d'erreurs. Ainsi, avant de devenir un zonard confirmé aux yeux du milieu, il faut au moins une année de vie de rue pour acquérir les techniques, les codes, le système culturel zonard et connaître souvent une incarcération (Becker, 1985).

À l'intérieur de la communauté, les interdits les plus importants sont : le vol entre pairs, les dettes de drogue, la dénonciation judiciaire, les insultes et rumeurs, la trahison (infidélité dans les couples, ralliement à une famille de rue opposée). Leurs transgressions entraînent des sanctions allant de la réprimande de type parental à un véritable lynchage quelquefois

collectif dans lequel les chiens peuvent être engagés. Plus rarement, des armes blanches sont utilisées. On note une dynamique d'intensification des affrontements violents en milieu de carrière puis de ralentissement une fois l'identité sociale de guerrier suffisamment bâtie (Becker, 1985). Cependant, la communication par *vanne*⁴, forme verbale sarcastique et abrupte, demeure un indispensable au maintien de sa position dans la hiérarchie du groupe. La violence est entendue comme un moyen légitime de défense du groupe imposé par la vie de rue, par l'honneur, comme une technique éducative « naturelle », un moyen de régler les différents, de maintenir une cohésion groupale. La justice de la société à laquelle il ne croit pas est ainsi remplacée par une justice zonarde.

2.2. Des interactions problématiques qui identifient les Zonards

Il semble que ce qui fait des zonards, des étrangers, des déviants, des « pariahs » (Barth, 1995), n'est, peut-être, pas tant lié aux activités décrites plus haut, souvent dissimulées, qu'à leur présentation de soi dans l'espace public, leur étiquetage de déviant. Ces *Outsiders* (Becker, 1985), arborent une apparence singulière. Vêtus de vêtements de récupération, de sweat-shirts aux inscriptions provocatrices⁵, souvent sales, coiffés de locks, de crêtes colorées, regroupés en groupe de quinze personnes, avec dix chiens devant un commerce, en train de mendier, bière à la main, ils sont évidemment reconnaissables, et ne peuvent être classés dans la catégorie des clochards traditionnels. La mendicité constitue l'arène principale d'interactions problématiques entre zonards et *Normaux*. Les *normaux* les évitent. Ils se sentent opprimés par l'occupation quotidienne de l'espace public et les demandes incessantes (Debarbieux, 2002). L'apparence zonarde, la forme groupale, les chiens, sont interprétés comme des signes de danger potentiel, génèrent de l'insécurité (Goffman, 1975). Ainsi, la déviance, devient une identité sociale ; l'individu est désigné en tant qu'étranger que l'on tente de rejeter de la *cité* (Becker, 1985). Les cadres de références des deux groupes sont fort différents (Cohen, 1955), le but des zonards, paradoxal (contestation et reconnaissance sociale sans faire siennes les normes légitimes), leurs rôles illisibles pour les normaux.

Les interactions de *défiguration* (Goffman 1974) entre zonards et *normaux* conduisent à une discrimination conjointe des deux groupes et au renforcement, à la révélation de la culture déviante zonarde. L'endodéfinition zonarde se réalise par le biais d'une carrière de zonard. Cette identité est aussi consécutive de la stigmatisation des exogroupes (Streiff-Fénart, 1998) qui fait émerger le groupe zonard en le définissant et produit une organisation groupale de type protection (Barth, 1995 ; Amselle, 2009). Les zonards nomment les *normaux* : *bourgeois* et les normaux appellent le plus couramment les zonards : *punks à chien*. Dans cette lutte, l'identité zonarde ne va cesser de s'affirmer par l'exagération de traits oppositionnels qui servent d'emblèmes de différences et de signaux (Barth, 1995). Les activités déviantes s'intensifient d'une part en réaction aux discriminations, d'autre part du fait de l'impossible réintégration des zonards au système normé qui les ostracise.

La création de la *Zone* est donc liée à des effets interactionnels de désignation et de regroupements de semblables en réaction, et devient par la suite support d'une culture contestataire rationalisant les activités déviantes et délinquantes (Barth, 1995). C'est par ces interactions qu'une exodéfinition et une endodéfinition de la culture zonarde se créent : zonard/punk à chien (Amselle, 2009). En se rassemblant, les personnes rencontrant les mêmes dévaluations statutaires, construisent un cadre culturel permettant de se définir comme statutairement valeureuses (Cohen, 1955). Ils vont, pour ce faire, exposer les frontières qui délimitent, selon eux, leur système social, en réaffirmant sans cesse la dichotomisation Nous/Eux par la dévalorisation des Eux et l'accentuation de leurs spécificités culturelles (Poutignat, Streiff-Fénart, 1995). Les frontières groupales ainsi érigées, régissent les relations sociales internes et externes au groupe et empêchent par ailleurs tous mouvements d'un groupe à l'autre, confinent les zonards déviants dans la zone, augmentant

⁴ Vanne : forme verbale sarcastique, se moqueuse.

⁵ Médocs société : Société médicamentée ; Sheper : défoncé

ainsi les activités hors la loi — solidarité avec les siens, relations utilitaires au mieux avec les *normaux* (Barth, 1995).

La Zone : une culture contestataire, une réaction à la précarité

La déviance zonarde semble devoir s'analyser selon 3 niveaux - structurel : les familles d'origines de ces jeunes sont populaires et précarisées ; culturel : le fonctionnement de la famille de la rue, de la zone plus généralement requiert l'inscription dans des activités délinquantes et l'adoption d'une présentation de soi déviante ; interactionnel : la discrimination, l'étiquetage, les relations avec les autres groupes sociaux souvent problématiques catalysent la déviance zonarde. Cette dynamique interactionnelle paraît éminemment opérante dans le durcissement du groupe zonard et dans son attractivité pour les jeunes recrues, qu'elles soient de passage comme certains lycéens ou qu'elles y restent. Ils sont, par l'existence des frontières groupales construites et par leurs discriminations, devenus un modèle de contestation juvénile au même titre que les groupes de rap dans les années 1990 (Mucchielli, 1999). On ne peut ainsi sérieusement pas maintenir que la trajectoire zonarde, le cheminement déviant est avant tout un symptôme de pathologie psychiatrique, d'une addiction spécifique, puisque au-delà des consommations de drogues, il semble que toutes les actions jugées hors la loi découlent d'une interprétation propre du monde, d'un cadre de référence bâti par ajustement (Cohen, 1955). La déviance ici, ne peut donc être interprétée comme le signe anémique d'une faction d'enfants désœuvrés des classes populaires sacrifiées. Elle est organisée, structurée, régie par des codes relativement explicites qu'il m'a été donné d'expérimenter et auxquels je me suis pliée. Si, bien entendu, on ne peut évacuer d'un revers de main la souffrance infantile des membres de *La Family*, reste à considérer que leurs orientations de vie auraient pu être totalement autres. La majorité a, en effet, vécu dans des quartiers de relégations plébiscitant bien plus le modèle déviant des cités, que celui des Travellers. Les socialisations familiales, les difficultés scolaires ont imprégné les acteurs sans doute de la même façon que les déviants des banlieues, pourtant ils sont autrement déviants. Loin des hypothèses qui voient dans le phénomène zonard l'errance sans but et sans loi, la passivité et l'abdication, à l'opposé des jeunes qui visent l'ostentation matérielle, les zonards remettent en cause le fonctionnement même de notre société : notre individualisme, notre matérialisme (Chobeaux, 1996 ; Le Rest, 2006). Ils veulent revenir à ce qu'ils pensent plus essentiel : la vie tribale, dans une relation à l'autre sans artifice.

Bibliographie :

AMSELLE J.L, 2009, *Logiques métisses : anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*, édition Payot, Paris, collection nouvelle présentation, 276 P.

BACHMAN. C, COPPEL. A, 1989, *La drogue dans le monde hier et aujourd'hui*, Albin Michel, Paris, collection points actuels, 666 P.

BARTH. F, 1995, in Poutignat, Streiff-Fénart, *Théories de l'ethnicité*, L'ethnicité et ses frontières, (pp. 154-248), PUF, Paris.

BECKER. H. S, 1985, *Outsiders : Études de sociologie de la déviance*, (Traduit par : J.M. Chapoulié et J.P. Briand) Métailié, 1963, traductions Paris, 247 P.

BROUSSE. C, 2006a, Insee-Méthodes n°116, 2006- 5ème partie : *Quelques résultats* <http://www.insee.fr/fr/ppp/sommaire/imet116f.pdf> (consulté le 31/10/2008 à 12h20)

BROUSSE. C, 2006b, Insee- Méthodes n°116, 2006 - *1ère partie : Définition de la population sans-domicile et choix de la méthode d'enquête*, <http://www.insee.fr/fr/ppp/sommaire/imet116b.pdf>, (consulté le 31/10/2008 à 13h11)

CHOBEAU. F, 1996, *Les nomades du vide*, La Découverte, Paris, 96 P.

CLIFFORD. J, MARCUS. G. E, 1986, *Writing culture :the poetics and politics of ethnography : a school of American research advanced seminar*, University of California press, Berkeley ; Los Angeles ; London, 294 P.

COHEN. A.K, 1955, *Delinquent Boys*, The Culture of the Gang, Free Press, New York, 198 P.

CUCHE. D, 2005, *La notion de culture dans les sciences sociales*, 2001 (1^e édition 1996),Édition La Découverte, Paris, Collection Nouvelle édition des cahiers internationaux de sociologie, 122 P.

DAMON. J, 2008, *La question SDF*, PUF, Paris, Lien social, 277P.

Sous la direction de DEBARBIEUX. E, 2002, *L'oppression quotidienne*, Recherches sur une délinquance des mineurs, La documentation Française, 249 p, collection La sécurité aujourd'hui.

FOUCAULT. M, 1993, *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Gallimard, Paris, collection tel, 360 P.

GOFFMAN. E, 1973a, *La mise en scène de la vie quotidienne*, 1. La présentation de soi, Les éditions de Minuit, (traduit par : A. Accardo), Paris, Le sens commun, 251 P.

GOFFMAN. E, 1973b, *La mise en scène de la vie quotidienne*, 2. Les relations en public, Les éditions de Minuit, (traduit par : A. Kihm), Paris, Le sens commun, 372 P.

FILLIEULE. R, 2001, *Sociologie de la délinquance*, PUF, Paris, Premier cycle, 284 P.

GOFFMAN. E, 1974, *Les rites d'interaction*, Les éditions de minuit, (traduit par : A. Kihm), Paris, Le sens commun, 230 P.

GOFFMAN. E, 1975, *Stigmate : Les usages sociaux des handicaps*, Les éditions de minuit, (traduit par : A. Kihm), Paris, Le sens commun, 175 P.

GEERTZ. C, 1983, *Bali : interprétation d'une culture*, Gallimard, Paris, Collection Bibliothèque des sciences humaines, 255 P.

GUILLOU. J, 1998, *Les jeunes sans domicile fixe et la rue ou "Au bout d'être énervé"*, L'harmattan, Paris 132 P.

HAGAN, J., & MC CARTHY, B, 1998, *Means Street, Youth crime and homelessness*.Cambridge: Cambridge University Press, 299 P.

HOGGART. R, 1970, *La culture des pauvres*, (traduction 1970, F. et J-C. Garcias, J-C Passeron), Les éditions de minuit, Paris, Le sens commun, 420 P.

LAHIRE, B, 2001, *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*, Paris, Hachette Littteratures.

LE REST.P, 2006, *L'errance des jeunes adultes, causes, effect, perspectives*, L'harmattan, Paris, collection Education et prevision, 224 P.

MARPSAT.M, FIRDION. J-M, 2001, Les ressources des jeunes sans domicile et en situation précaire, *Recherches et prévisions*, n°65, p 91-112.

MERTON, 1997, 1^{ère} éd 1965, *Eléments de théorie et de méthode sociologique*, Plon, Paris, p 202-236, 384 P.

MUCCHIELLI. L, 1999, Violences urbaines, réactions collectives et représentations de classe chez les jeunes des quartiers relégués de la France des années 1990, *Actuel Marx*, 26, p 85-108.

O'HARA. C, 1995, *The Philosophy of Punk : More Than Noise*, AK Press, Edinburgh, Scotland and AK Press San franciscoPrint in U.S.A, 148 P.

STREIFF-FENARD. J, 1998, Racisme et catégorisation, texte en ligne sociale - <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00081206/en/>, consulté le 20/07/2009 à 13h10

SYKES, G.M., & MATZA, D, 1957, Techniques of Neutralization: A Theory of Delinquency. *American Sociological Review*, 22, issue 6. p 664-670.

THIBAUT. S, 2005, *Sociétés*, FREE PARTY : Le rayonnement négatif du signe, n°90, 2005/4, p 89-99

TREND 2001, *Phénomènes émergents liés aux drogues en Aquitaine*, OFDT, CEID, disponible sur le site <http://mildt.systalium.org/article985.html>

TREND, 2004, Sixième rapport national du dispositif *USAGERS NOMADES OU EN ERRANCE URBAINE ET DISPOSITIFS SPÉCIALISÉS DE PREMIÈRE LIGNE OU DE SOIN* (<http://lesrapports.ladocumentationfrancaise.fr/BRP/064000007/0000.pdf>).

